

La mère des herbes de Jovette Marchessault

Gilles Cossette

Numéro 20, hiver 1980–1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cossette, G. (1980). Compte rendu de [La mère des herbes de Jovette Marchessault]. *Lettres québécoises*, (20), 18–20.

La mère des herbes

de Jovette Marchessault



Photo : Athé

Suite de *Comme une enfant de la terre*, paru en 1975, le deuxième tome d'un triptyque de Jovette Marchessault s'intitule *La mère des herbes*. Ce titre me faisait craindre quelque délirante louange à la Déesse-Mère, à la divine Déesse de la divine Fécondité. Dieux et Déeses merci, Jovette Marchessault nous épargne ces inopportunes incantations. En revanche, elle célèbre, avec une ferveur voisine du ravissement, les liens privilégiés qui unissent la Femme à la Vie dans ce qu'elle a d'harmonieux, de magique, dans son infinie richesse et sa mystérieuse complexité. Les premiers chapitres, ou *chants*, sont dominés par la figure de la Grand-mère, esprit libre, femme sage et grande prêtresse, qui initie sa petite-fille émerveillée à un univers caché, régi par des forces mal connues par les hommes, et où la

Femme, les astres, la terre nourricière et la végétation vivent en symbiose.

Dans une remarquable préface, Gloria Feman Orenstein, professeur à l'Université Rutgers et co-fondatrice du *Woman's Salon* de New-York, prétend voir dans ce roman de Jovette Marchessault une « recherche illuminée », « un voyage chamanique, extatique » entrepris par une « enfant voyante ». « La contribution exceptionnelle de Jovette Marchessault à l'écriture de notre époque, écrit Gloria Feman Orenstein, est d'avoir élargi les dimensions du roman autobiographique en y introduisant celles du mythe et de l'expérience visionnaire ».

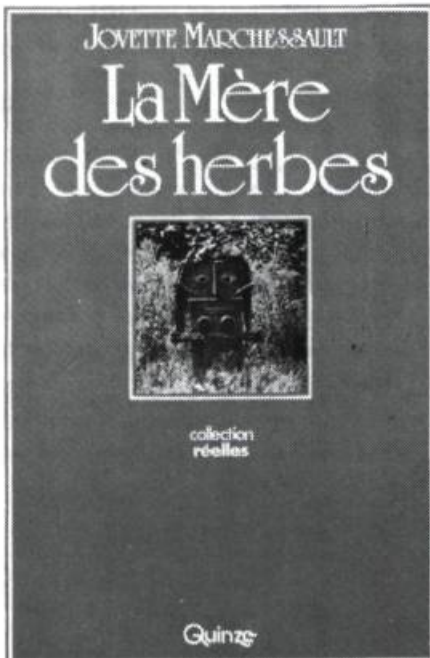
L'extraordinaire énergie qui traverse le texte de Jovette Marchessault serait donc comparable au fluide qui agite la sibylle en transe. Les lectrices de Jo-

vette Marchessault, je suppose, sont immédiatement mises en contact, par ce chant aux vertus curatives, avec ce que Gloria Feman Orenstein appelle « les forces gynergiques émanant de la Mère des herbes ». Elles participent sans doute à ce miracle « où la femme est née de la femme à la femme, où la femme inspire la femme à l'auto-transformation ». Elles sont probablement nourries et revivifiées par ce flot de joviale et maternelle tendresse. J'imagine que Jovette Marchessault leur communique, comme sa grand-mère l'a fait pour elle, une sagesse pure et millénaire, fondée sur une expérience essentiellement féminine de la joie d'exister et de créer.

Mais moi, infirme lecteur mâle, em-pêtré dans mes vieux schèmes masculins, je suis dépassé par un oracle pour moi indéchiffrable et que j'épie, en lecteur clandestin, d'abord curieux, puis gêné, interdit, consterné, effrayé. À ce point, la véhémence de Jovette Marchessault ne me paraît plus uniquement attribuable aux spasmes de la voyance. Je reconnais dans *La mère des herbes* une autre manifestation littéraire de ce que j'appelle le discours de la misandrie, celle-ci étant une des formes de la misanthropie et le pendant de la misogynie. Cette vieille passion, de moins en moins occulte, a déjà toute une tradition dans notre jeune littérature. De Jovette Bernier à Jovette Marchessault, (en passant par Rina Lasnier, Françoise Loranger, Jeanne-Mance Delisle, Claire Martin, Anne Hébert, Louky Bersianik et Denise Boucher, entre autres), des femmes d'ici ont osé exprimer ou dépeindre, dans

leurs écrits, la haine du sexe odieux. Elles ont dénoncé le père incestueux, le bourreau d'enfants, le tyran domestique, le violeur, le mari brutal et ivrogne, l'amant lâche et égoïste, le mufle, le phalocrate, le prêtre fanatique, le misogyne, l'homosexuel dépravé, le guerrier, le tortionnaire, bref, toute l'engeance abhorrée des *maudits hommes*. Mais aucune d'entre elles, sauf peut-être Louky Bersianik, ne l'a fait avec autant de violence que l'auteur de *La mère des herbes*.

Car Jovette Marchessault, quand elle parle des hommes, pose sa lyre et échange l'inspiration sacrée pour une verve hargneuse de pamphlétaire. Deux poids, deux mesures, deux tons : la harpe et le vitriol. Non seulement elle dénie aux hommes toute participation à la magie et à la beauté du monde, monopoles de la Femme adorée, mais elle voit en eux, systématiquement, l'incarnation du Mal. Les hommes, dans *La mère des herbes* sont vomis. Des avortons de personnages, hommes-troncs, monstres baveux, déchets humains, sont tirés de la géhenne et appelés à la barre, tout juste le temps qu'il faut pour témoigner de la turpitude masculine, puis, aussitôt rejetés, sont emportés, charriés par un flot de fiel où ils se dissolvent, anéantis dans le fleuve corrosif d'une diatribe frénétique englobant l'Homme, le Phallus, Dieu le Père, le Christ, Mahomet, Abraham, Jupiter et Bouddha.



Dans sa rage de faire éclater l'iniquité de l'homme, Jovette Marchessault est amenée à une manipulation cavalière des faits, comme lorsqu'elle parle, par exemple, des enfants battus, sujet déjà traité, ici, par des écrivains comme Claire Martin (*Dans un gant de fer*), Adrien Thério (*Mes beaux meurtres*), ou Yves Thériault (*Le marcheur*).

Elle commence par se dire hantée par le souvenir des enfants battus qu'elle a connus :

Même maintenant, après tout ce temps, à l'instant où je mets les pieds dans une rue familière, une rue sale, laide, que ça soit réel ou dans un rêve, ou bien encore un de ces moments que choisit la mémoire pour se déplier de sur elle-même avec un éclat étrange et saisissant, je me souviens de vous, Carmen, Marie-Paul, Huguette, Lise, Lorraine, Violette, Madeleine et Pierrette, la grande Colette et pis Ti-Gilles, Guy, Jean-Paul, Louis, Georges. De vous toutes, de vous tous.

(p. 119)

Sa doléance, cela est indéniable, a des accents poignants :

Ça fait mal ! Ça fait mal de penser à vous les enfants : une forme déchirante de douleur qui vient d'ailleurs, qui ne s'invente pas. Je vous entends . . . Je vous entends ! C'est d'abord imperceptible puis ça éclate en mille fragments, ça boit avidement l'air, c'est entier et soudé comme la terreur et la douleur. Je vous entends pleurer. Je vous entends crier ! hurler ! Je vous entends courir, frapper les murs, cogner aux portes. Je vous entends aussi vous taire, vous fermer à jamais. Je vous vois tomber à genoux à côté du lit, devant la fenêtre ou bien plonger dans un océan, complètement engloutis, emmêlés dans un filet de fièvre et de peur. Je vous vois le visage couvert de larmes, la bouche ouverte sur un cri qui ne sortira pas parce qu'il n'a nulle part où aller, que personne ne l'entend ce cri, que les autres enfants battus comme vous.

(p. 120)

Un court moment, on croirait que Jovette Marchessault va se laisser aller à la compréhension, peut-être même au pardon : « Nous avons vu passer les papas : tristes, vaincus, enragés, fatigués, décidés à se venger, maintenant ou plus tard ». Elle va même jusqu'à adresser des reproches aux mères :

Maman, les mamans pourquoi n'avez-vous pas parlé plus fort ? Pourquoi, je vous le demande ! Je vous le demanderai toujours ! Maudite maman à marde ! Maudite maman à marde, il aurait fallu crier. Maudite maman complice ! Maudite maman engluée, noyée, emmurée, aplatie, pourquoi ! Pourquoi je te le demande ? T'avais peur. T'as toujours eu peur des mots ! De l'asile itou. Pourtant t'étais une folle dans ta maison, une réfugiée politique dans ton pays, sur ta planète. Maman tes cris, pis nos cris à nous, les enfants battus, nos cris à toutes nous autres il aurait bien fallu que quelqu'un les entende. Si toutes les mamans, les femmes, les enfants s'étaient mis à crier . . . d'un seul coup, ensemble, en chœur . . . on faisait sauter le couvercle du ciel, s'effondrer la calotte de la terre.

(p. 124)

Mais il devient vite évident que les vices des hommes l'inspirent plus que la souffrance des enfants. Les garçons battus qu'elle s'est bornée à nommer (« . . . Ti-Gilles, Guy, Jean-Paul, Louis, Georges . . . ») sont escamotés et il ne reste plus que Lise, Lorraine et Carmen, petites martyres dont le supplice est longuement décrit. C'est par misogynie, finit-elle par suggérer, que les pères battent les enfants :

Ils le font moins souvent avec les garçons, plus souvent avec les filles parce qu'elles sont plus coupables. Nous vivons dans l'épaisseur du péché originel, dans le temps d'après sa chute. À cause de vous ! À cause d'elles ! Voilà ce qu'ils nous laissent entendre, ce qu'ils nous crachent sournoisement dans les aqueducs de l'oreille. À cause d'elles, les démons, les corruptrices, les tentatrices, maquerelles, femmes, petites vierges.

(p. 135)

Les Éditions du Jour

Après
L'AFFRONTEMENT,
voici le nouveau
roman

de **Henri Lamoureux**

les meilleurs
d'entre nous

HENRI LAMOUREUX



\$9.00

Par ses personnages issus des quartiers populaires, **Henri Lamoureux** nous entraîne à la découverte d'un monde fait de grandeurs et de misères. Tantôt féroce, tantôt tendre, l'auteur présente des gens simples et pauvres, généreux et riches d'une humanité qui en font sans nul doute **« Les meilleurs d'entre nous »**.

Un roman passionnant
d'un bout à l'autre.

En vente chez tous les
libraires et dépositaires.

Les Éditions du Jour Inc.

6765, de Marseille,
Montréal H1N 1M4

Si vous désirez obtenir un ou plusieurs exemplaires de ce volume, prière de remplir et de nous retourner la formule ci-dessous

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

Les meilleurs d'entre nous \$9.00

Il y a pis : Lise, Colette, Huguette et Lorraine prétendent toutes que les pères s'excitent en les battant. De là à dire que tous les pères qui lèvent la main sur leurs filles sont des satyres sadiques et incestueux, il n'y a qu'un pas et il est vite franchi : « Tous les pères bandent, à travers l'ouragan-cyclone, à travers le déluge lacrymal des petites filles, la peau rougissante, l'humiliation, l'agonie, ils prennent le temps de bander. » (p. 136) Le récit autobiographique progresse péniblement à travers ce réquisitoire forcené. Les petites victimes, une fois le crime commis, disparaissent comme elles étaient venues, sans visage. Et pourtant on comprend la douleur et la révolte de l'enfant qui a été témoin de leur tourment et que le désespoir pousse à une tentative de meurtre et de suicide.

De même, la question de l'homosexualité masculine est vue par Jovette Marchessault à travers la lunette déformante d'une misandrie aigüe. De Jean-Luc, son ami homosexuel, elle reconnaît la sollicitude. Mais on la soupçonne de ne pas être dans de semblables dispositions lorsqu'elle lui soutire des confidences (« Vas-y à fond de train ! T'en sauras jamais assez ma petite fille que je me dis. » (p. 195)) car elle s'empresse d'étaler avec indignation ce qu'elle a découvert, puis, ravie de vitupérer ce qui lui paraît être une forme particulièrement odieuse de l'ignominie masculine, elle se lance immodérément dans une virulente envolée. Elle a une réaction qui relève de « l'Énorme-Normal », qu'elle dénonce pourtant par ailleurs, et qui consiste à perdre les pédales devant ce coup de Jarnac de Mère Nature à la Déesse de la Fécondité. « Comment osent-ils exister ? » semble-t-elle dire. Sa réponse, grossièrement simpliste, est typiquement « énorme-normale » : un homme ne peut aimer les hommes que parce qu'il méprise ou craint les femmes ; (puisque, c'est évident, les hommes sont indignes d'amour). D'où la sempiternelle jérémiade sur les calomnies dont les femmes seraient victimes :

*La femme mâchoires-carnassières !
La femme dents-assassine ! La femme
guillotine-couperet ! La femme
du cirque ! La femme de la jungle-*

aux-serpents ! C'est connu, il y a toujours un serpent en train de se baigner dans le jus de nos vulves. Tout le monde le sait, consciemment ou pas. La femme serpent-poison-de-cobra ! Celle-là, dès sa plus tendre enfance, son père l'avait nourrie de poisons de sorte qu'elle était complètement imprégnée de toxines. Une droguée ! Une piquée ! Pas par la mouche du sommeil, croyez-les ! Paraît que son souffle même était mortel à ceux qui se risquaient à trois pieds de son nombril. Tel le beau serpent cobra, elle ne pouvait empoisonner qu'une seule fois. Tout son poison s'écoulait, giclait dans sa première et unique étreinte, baiser fatal. Paraît que même sa transpiration... Ce serait là, la version révisée d'un texte hébreu. Dans les pays où il n'y a pas de serpent, les femmes ont des anguilles affamées dans le vagin. Des anguilles, des dragonnes, des lionnes toutes en gueule.

(p. 201)

De telles fariboles me gâchent la voyance, à laquelle je voudrais croire. Si Jovette Marchessault est une visionnaire, tant mieux pour nous ! Je ne demande pas mieux ! Mais à quoi bon la voyance si elle répète de vieilles erreurs communes et colporte des histoires de croque-mitaines ?

Gloria Feman Oreinstein assimile *La mère des herbes* à un exorcisme, ce qui en justifierait les outrances et ferait de la colère déchaînée de Jovette Marchessault une sorte de martyr salvateur :

Ainsi l'esprit de la chamane protagoniste devient l'oeil-voyant de son peuple et son livre leur Esprit-guide traçant le voyage mythique qui sauvera l'humanité de la Chute, exorcisera le christianisme, le colonialisme et le patriarcat et amènera un ère révolutionnaire nouvelle où l'image originelle et tellurique de la femme sera rétablie.

Je veux bien. Mais quel programme ! Que de vociférations en perspective ! Encore !

Gilles Cossette